

Henri Copin

Hôn bach, l'âme en soie blanche

Nouvelle¹

*Hôn bach, un morceau de soie blanche
recueille l'âme de ceux qui disparaissent*

Il est à la gare, enfin. Depuis le temps. Hommes d'affaires, attachés-cases. Seniors rigolards. Femmes d'affaires à pantalons. Touristes, origine indéterminée. Trois punks à chiens en colloque avec quatre longues filles en short, ces jambes qu'on fait aujourd'hui, treize centimètres à la douzaine. Ding dong. Paris-Le Mans-Angers-Nantes annoncé. Heureusement qu'il a la photo, et que l'ami est chinois, l'ami pas vu depuis... il doit calculer, cinquante années plus tôt, bon poids. La mémoire faufile vers les lointains, effaçant le temps et l'espace.

Phnom Penh, années 60, une ville alors heureuse, au confluent des Quatre-Bras, le lycée à larges galeries, modèle colonial, aéré, fenêtres sans vitres, près du Cercle

¹ Ce texte a été publié précédemment dans *Les Carnets du Viêt Nam* en 2013. «C'est une nouvelle. Mais tout y est vrai, tout. J'ai juste voulu tenir les faits à quelque distance, et dire *il* plutôt que *je*.», précise l'auteur (courriel du 1er août 2013). Henri Copin a notamment publié *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954. Exotisme et altérité*, Paris, L'Harmattan, 2000, (coll. «Critiques littéraires»). Ndlr.

Sportif, élèves blancs et jaunes, professeurs jaunes et blancs. Une bouffée d'émotion ramène la lumière blanche qui fait plisser les yeux, la chaleur sèche en bourdon d'insectes, les hautes allées de tamariniers, le Mékong sans limite devant leurs quinze ans insoucieux. L'ami chinois, et lui, même lycée, même classe. Ça réactive tout. Il se demande comment on peut laisser le quotidien accumuler peu à peu ses strates sur les époques. Soudain, dans le flot de la foule, le voilà, l'ami chinois, reconnaissable évidemment, pourquoi cette photo ? Il arrive. Avec ce fil qu'il tire à travers le temps. Ce fil inscrit dans la toile par laquelle ils se retrouvent, la Toile.

Avec l'ami chinois, au fil des conversations, remontent des profondeurs des noms oubliés, des visages, des moments partagés, avec les musiques de ce temps là, les premiers rocks, et bientôt George, John, Paul et Ringo débutants. L'ami chinois raconte, il a vécu deux exils successifs, puis un nouveau destin, aux États-Unis, une carrière, une vie. Il a trois cultures, désormais, chinoise, française, américaine. Il raconte. Il parle bien, lent, précis, souriant, sage aussi. Il suit son chemin de mémoire, paisible. Sagesse orientale ? ça ferait cliché, et pourtant, c'est bien ça, les événements de la vie sont inscrits dans une longue trame qui les dépasse et leur donne sens. Les souvenirs s'enchaînent, les *souviens-toi*, un rien désuets, avec leur compte de trésors, et de fils qui se tissent à nouveau, jamais défaits, juste estompés dans la poussière du temps. Les noms retrouvés gardent leur force d'évocation, les amis, le poignant décompte de ceux qui se sont exilés et de ceux qui n'ont pas survécu aux événements du pays. Leur repère, c'est une photo de classe apportée par l'ami chinois.

Et au milieu de l'image, et du groupe, cet homme singulier, très grand, voûté, cheveux blancs, aux sombres colères, qu'accompagne un persistant parfum d'opium. Ils étaient alors en seconde. Son nom resurgit soudain : Bourotte, jamais prononcé depuis ces temps lointains, mais soudain si présent. Bourotte aux colères comme une mousson, et à l'aura démesurée, on disait qu'il était un personnage d'un roman de Malraux, mais lequel ? À l'époque, ils connaissaient à peine les romans de Malraux, sauf peut-être un peu *La Voie royale*, qui n'avait pas encore sa couverture jaune au massacre de gaur étoilé de sang. Bourotte aux dents limées, comme font les Moïs, les « sauvages » de la forêt qui vont nus et savent capturer les éléphants. Bernard Bourotte, leur prof d'histoire. Il revoit son air détaché, un peu désabusé, avec sa diction traînante, la classe claire et largement ouverte au vent et aux oiseaux qui circulent. Bientôt, l'ami chinois

repart. Il reviendra, ils se reverront, mais déjà les fils sont en place, qui ne cesseront de se renouer contre toute attente, avec l'évidence du hasard.

Lui, il reste, la vie suit son cours. Il retourne à son métier d'enseignant, à ses recherches, à ses publications. Il est associé à un réseau d'informations sur l'Asie, sous la houlette savante d'un professeur d'origine asiatique, Anh. Un jour, des années plus tard, il reçoit, parmi d'autres documents, un texte, en américain. C'est une brochure du Département d'État, destinée sans doute aux Forces spéciales, du temps qu'elles opéraient derrière les lignes viet-cong, pour organiser des maquis de Montagnards, c'est le terme qui a remplacé celui de Moï, devenu politiquement non correct. Moï veut dire sauvages, aujourd'hui on n'ose plus, les sauvages ont droit au respect anthropologique. On dit donc Montagnards, car ils vivent dans les montagnes du Sud-Viêt Nam et du Cambodge. Il parcourt le texte, c'est l'histoire de ces peuples, que l'Histoire, la grande, n'a guère épargnés. Instrumentalisés, exploités, roulés, décriés, enrôlés par les uns contre les autres, puis, bien plus tard, assommés de propagande déversée par des haut-parleurs encerclant leurs villages, les voici aujourd'hui dépossédés de leurs terres, réduits à des ornements folkloriques pour touristes en goguette, car ils sont beaux dans leurs tissus si follement ethniques.

Le document l'intrigue. Il découvre qu'il est traduit d'un texte français. Dont l'auteur se nomme... Bernard Bourotte ! *Essai d'Histoire des Populations montagnardes du Sud-Indochinois jusqu'à 1945*, publié en 1955 dans le savant *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*. Anh, qui sait tout et trouve le reste, lui procure la notice nécrologique qu'un ancien disciple indochinois rédigea en hommage posthume à cet homme qui décidément cachait son jeu... Il découvre ainsi que Bourotte avait aussi une épaisseur humaine, une carrière, une vie (1896-1968), une famille, un drame intime. Un homme, quoi, avec une vie en dehors du lycée. Cet autre fil, totalement imprévu, vient se tisser au précédent pour ajouter d'un coup une épaisseur insoupçonnée, et attester que Bourotte fut plus que ce qu'il paraissait être. Paradoxe, il prend vie. Une question apparaît : que signifie cet intérêt, à cette époque, pour les Montagnards sauvages, rebelles, méconnus, fascinants ?

Et puis, le hasard, à nouveau, remplit son office, le hasard merveilleux. Un jour qu'il brasse livres et notes, sans but précis, il voit divers ouvrages s'agréger autour d'un

point commun : les Moï. Encore les Moï. Années vingt, trois livres, trois auteurs, trois points de vue différents, de la répulsion à l'empathie. Dorgelès défend ce peuple rendu méfiant à raison des tromperies subies, Malraux au contraire en fait une meute de chiens cruels et fourbes, tandis que Jean d'Esme, porté par la vogue récente de *La Guerre du feu* les place au cœur d'un récit de science-fiction préhistorique. Il prend conscience de la place singulière que les Moï occupent dans l'imaginaire colonial, celle d'un pivot de fantasmes et de représentations. Ces « sauvages », nus, nomades, vivant une vie communautaire, en symbiose avec la jungle et les bêtes sauvages qu'ils savent pister et affronter, rebelles à toute forme d'ordre imposé, offrent un miroir cru aux porteurs des valeurs de la mission civilisatrice des années vingt et trente. Le sauvage révèle le civilisé, par contraste. Le sauvage justifie la mission civilisatrice. Bon ou cruel, il dévoile aussi les clivages des représentations. Bref, le sauvage est indispensable. S'il n'avait pas existé il aurait fallu l'inventer.

Du coup, il tente d'y voir plus clair sur cette rencontre. *La Voie royale* de Malraux y occupe une place inattendue, Malraux, l'aventure cambodgienne, ici transposée, ses aventuriers affrontés à la sauvagerie, et à leur propre sauvagerie. Il fouille les références, les sources, les repères biographiques, documentaires. Il découvre, dans les notes d'une prestigieuse collection, ô consécration ! les nombreuses références au désormais incontournable Bourotte. Non seulement les notes renvoient à son texte, contribution majeure à l'histoire des Montagnards, même si paru bien après le roman, mais surtout, son nom est désormais lié à celui de Malraux, dès 1923, quand ce dernier arrive en Indochine. Ils se rencontrent, nouent une amitié suffisamment consistante pour que Malraux s'emploie, plus tard, à le faire éditer chez Gallimard, sous le pseudonyme de Jacques Méry. Bourotte est donc une source documentaire (la principale ?) de cette *Voie royale* qui retrace un parcours initiatique vers l'enfer des Moï, du moins enfer selon Malraux, et non Bourotte. Son nom, caché dans les notes minuscules, mais obstinément répété, paraît une invite à quelque jeu de piste secret pour initiés. Comment réaliser que le grand et ténébreux professeur du lycée de Phnom Penh soit ainsi celé dans ces petits caractères, ces courtes notes ? Et ce lien secret qui court de Bourotte aux Moï et à Malraux, et enfin à lui-même ? Au bout de ces fils tissés, reste à découvrir, cœur battant, un butin, le livre lui-même. Il se met en quête.

Où le trouver ? Pas de photo de Bourotte, peu de trace de son *Essai d'Histoire des Populations montagnardes*, si souvent mentionné qu'il en devient mythique, pour lui. Il fouille la Toile, les sites de livres anciens, suit des pistes ténues, bute sur la BNF qui ne répond pas à ses courriers, explore des catalogues où manque toujours le fameux numéro XXX de 1955. Un jour, enfin, il localise le document dans la bibliothèque asiatique d'une université parisienne spécialisée dans ce domaine. Contact, palabres. On veut bien le lui confier, sur place, le temps qu'il le photographie, page par page. Ce qu'il fait, avec l'émotion proportionnelle au demi siècle qu'il lui aura fallu pour boucler cette boucle, tisser enfin les fils, avec l'impression, sans doute exagérée, d'un retour initiatique vers un temps révolu, vers un homme méconnu, avec le précieux savoir qu'il avait consigné, et enfin vers lui-même, adolescent, tel qu'il s'attendait dans ce passé cambodgien. Les photos terminées, il lit fiévreusement les cent pages ornées de cartes de cette *Histoire*, frappé par la netteté historique du propos. Émotion, ligne tendue entre cette salle de bibliothèque dont il ne voit que les tranches de livres couvertes d'idéogrammes, et le lycée de jadis avec ses galeries aérées, et ses bougainvillées.

La quête pourrait s'arrêter sur ces photos à lire sur écran. Elle prouverait déjà que certaines émotions sont comme des ondes jamais éteintes qui circulent entre les vivants et les disparus, les temps révolus et le temps vécu, prêtes à être ranimées, pour peu que l'on trouve la ligne au bout de laquelle elles attendent. Mais l'histoire n'a pas épuisé sa réserve d'énergie, elle rebondit encore. Le lendemain, il partage un déjeuner avec Anh et trois convives plus jeunes, et que réunit le même intérêt passionné pour le passé indochinois, et le même métissage culturel. Il leur raconte toute l'histoire, les hasards, les rencontres, le sens qu'il croit discerner des nécessités qui régissent les lois de l'imprévisible, ce qu'un surréaliste appelait le hasard objectif, en une belle intuition poétique, ce hasard qui se joue de la logique et du temps et du réel. Il leur montre quelques-unes des photos. Puis ils se quittent.

Quelques heures plus tard, un message s'affiche sur son téléphone. L'une des convives est passée devant la vitrine d'un libraire d'ancien, un livre exposé lui a tiré l'œil, faut-il préciser qu'il s'agit de l'introuvable *Essai d'Histoire des Populations montagnardes*... tombé de quel ciel, ce jour, à cette heure, sur la trajectoire de cette jeune femme qui pouvait en choisir mille autres, mais emprunta justement celle qui allait du restaurant où elle entendit parler de ce livre, à la vitrine où il l'attendait ?

Le lendemain, il bouclait la boucle en acquérant le livre. Dans cette boucle, qui va de Bourotte à lui, il n'est plus seul désormais, puisque s'y retrouvent aussi l'ami chinois, et maintenant Anh, ses compagnons de hasard, et aussi tous ceux qui ont suggéré les pistes invisibles, comme les Moïs savent les lire dans la forêt. Avec encore les sensations retrouvées, l'éclat des flamboyants, le parfum lourd de la terre que la pluie de mousson féconde, la voix sombre du maître disparu. Compagnons de hasard, vraiment ? Peut-être, hasard, sérendipité, destin tissé par d'implacables Parques, pièce de soie blanche qui recueille l'âme au moment du trépas et lui assure une vie nouvelle. Ou alors c'était juste la Voie, qu'il fallait épouser et suivre, le Tao, en pratiquant le *wu-wei*, le non-agir, ô Sagesse !

*

Ci-après, photo des professeurs du Lycée Descartes de Phnom Penh (1958)
tirée de *Histoire de l'Indochine* de Philippe Hédouy

photo de classe du lycée Descartes (1959)
l'auteur au centre, l'ami chinois au dessus de lui, professeur J. Copin



Les professeurs du lycée Descartes en 1958. Au centre, assis : Jean Delvert (lunettes). Debout, 4^e à partir de la gauche : Bernard Bourrotte, l'un des jeunes professeurs du récit.

